
Face aux préfaces

L'artiste est un homme piégé. On trouble son silence, on l'implore d'exposer. Mais l'affaire conclue, n'importe qui peut tirer sur le pianiste. En 1986, en collaboration avec un textophage, Alechinsky a décoré un clavecin de points de mire : presque un portrait de l'artiste en situation. Pour essayer le feu de la critique, le peintre a besoin d'un premier bouclier, souvent illusoire d'ailleurs : l'écriture est son écu, son écho, son rempart, sa cote de mailles. Bref, si l'écrivain paratonnerre peut détourner la foudre, le tour est joué, le couple est réussi. La préface a donc cette fonction pratique : elle protège, ou fera diversion.

La préface est une nécessité; elle est aussi l'artifice extrême, le superflu. En cela, justement, exemplaire : elle tient par sa force même. Un recueil de préfaces ? Je pointe un genre nouveau, méconnu, presque aussi ignoré que les titres. Une suite de textes à prétexte d'exposition, de commentaires à chaud d'un monde riche d'aventures et d'événements infimes. Toute préface est de circonstance. Circonstances, nécessaire pluriel. Les préfaciers sont des pionniers du savoir esthétique. Parfois malhabiles, balbutiants, en tout cas découvreurs : premiers voyeurs, au regard embué mais toujours ébloui, redisant cette fascination même. La première réaction : la meilleure, dit-on. Réponse, parcours : le commentaire ici passe par un texte à vif, volcanique, loin de la prétendue histoire de l'art, qui peut encore attendre. Un ouvrage d'une trentaine d'auteurs, délibérément divers, et qui pourtant trouve son unité dans l'objet même, son renouvellement.

D'Alechinsky, traversons le travail de quarante années d'expositions. Une exposition immense, qui durerait quarante années : telle est la gageure ici tenue. Ressusciter la succession de ces manifestations uniques, après la dispersion de la vente, voilà le miracle de ces préfaces. On y verra les thèmes naître et grandir : l'entrelacs des forêts, les langues tirées ou rampantes, les pelures d'orange, les serpents, les coiffures des Gilles de Binche, les volcans, les chutes d'eau... Et la panoplie des supports : toile, papier de couturière, papier japon, carte de navigation aérienne, d'autres cartes anciennes ou modernes, paperasse d'Arenberg, carreaux de lave...

Une préface a la caution de l'artiste. Comment Alechinsky choisit-il ses préfaciers ? Il a bon goût littéraire. Parfois ses écrivains étaient très jeunes alors : il a l'œil. Cela permet d'associer des sensibilités proches : les amis de Cobra... Le clavier du préfacier est immense : l'introduction, la fiction, le poème, l'essai critique, la remarque, la note, l'aphorisme, la divagation, le dialogue... Il est libre. L'œuvre d'Alechinsky a suscité tous les genres, parce que sa diversité est infinie. N'y a-t-il pas pourtant des attitudes convenues, quelques façons obligées, en un mot : une rhétorique de la préface, proche de l'éloquence, de la grandiloquence ? Certains en sont conscients, qui ne se privent pas de se moquer. Le mieux, pour déjouer les ruses du langage, est que le rire soit présent, que le *préfaceur* se transforme en *préfarceur*.

Un choix est comme toujours la manifestation d'un arbitraire. Arbitraire de retenir ici seulement certaines préfaces. Par manque de place... Que les absents me pardonnent, cela tient au genre même du recueil, à l'impossibilité de rassembler toutes les préfaces de ces huit mètres linéaires de catalogues répertoriés, l'été 1986, en vue de la rétrospective au Solomon R. Guggenheim Museum, à New York. J'ai choisi l'ordre chronologique, parce le plus naturel : il nous permet de revoir Alechinsky dans ses évolutions et révolutions, sa trajectoire.

Que les essayistes aussi me pardonnent de n'avoir retenu que les préfaces, quand mince est la distance qui les sépare des articles critiques, dans journaux ou revues, qui eussent aussi mérité la reprise. On y a songé en donnant en fin de volume le répertoire, non pas exhaustif mais assez copieux quand même, des articles, des entretiens, des essais généraux ou particuliers auquel le lecteur attentif pourra se reporter.

Et pour en finir avec *l'excusatio*, je n'ai pas voulu reproduire les images des catalogues d'Alechinsky pas à pas. Laissons l'historiable toujours au lendemain. Les textes seuls demeurent, témoins de ces naissances d'images, images absentes, à retrouver un jour, au détour d'un mur, ailleurs. Au miroir de l'écrit le pinceau nu s'avance : il rend aujourd'hui la pareille, il fait hommage au texte. Le pinceau ? L'unité de l'ensemble, l'essence de toutes les métaphores d'images. Il croit se souvenir d'anciens thèmes : ses aventures présentes en sont la rémanence, le complément, la réponse. Il tire le texte de l'oubli, il se tire à lui-même la langue. Le présent livre valait cette illustration inédite : ces contrepoints graphiques, vignettes et culs-de-lampe, ont été dessinés par Alechinsky en deux jets, en septembre et décembre 1988.

Que la fête commence, ou plutôt recommence, à ses débuts. Car une exposition c'est d'abord une fête locale, le salut d'une nouvelle récolte, dans un espace ici multiplié.

Michel Sicard





1948

Fêtes
et trouble-fête,
peintures, etc.

Luc de Heusch

*Paru dans le catalogue de la Galerie Apollo (Direction : Robert Delevoy),
Bruxelles, à l'occasion de l'exposition des peintures, dessins, gravures et gouaches
de Pierre Alechinsky, 6-18 novembre 1948.*

Cet automne les femmes vont perdre encore quelques feuilles mortes.

Il ne suffit pas d'ouvrir les yeux pour être le jardinier fidèle de son amour.

Le blé se cache soigneusement. Il faut coller l'oreille à la terre pour entendre les fleurs battre le tambour, les enfants battre leurs parents, les hommes grincer des dents. Donc, mon ami Pierre Alechinsky expose ses collections d'hiver. Il navigue à ses risques et périls dans quelques eaux-fortes.

Il rit aux éclats sur son radeau : ne le prenez pas pour un naufragé car il mord. Il sait peindre n'importe quel cube. Il est en train de semer ses cubes un à un derrière lui, les oiseaux les mangent, et c'est ainsi que Poucet se perd dans la forêt des songes.

Il y attend les enfants qui ont faim. On y chante au clair de la lune mon Denis Papin prête-moi ta machine infernale. Pierre Alechinsky trouve que les machines sont belles et sur ce point particulier nous différons.

C'est sous le règne du bon roi Louis-Philippe que le cheval mécanique de Troie est entré dans nos mœurs.

Vous verrez ce qu'il va nous en coûter, vous pouvez déjà voir ce qu'il en coûte à la peinture.

Mais peut-être tout ce monde-là finira-t-il par être dévoré par les loups. Je vous le dis bien haut :

Pierre Alechinsky est un conspirateur.